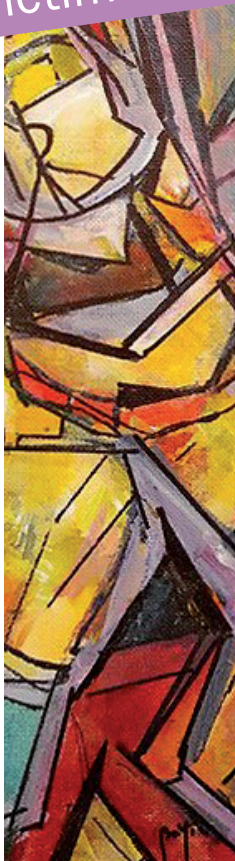




Recueil

Témoignages de femmes
victimes de violences





Accueil de jour départemental
pour les femmes victimes de violences

NUMÉRO
UNIQUE

06 37 29 05 86

7 JOURS/7
24H/24



L'accueil de jour départemental pour les femmes victimes de violences

du pôle ACCUEILLIR a pour objet :



>> ACCUEILLIR REPÉRER ÉCOUTER

les femmes victimes
de violences.

>> ORIENTER

vers une prise en charge
adaptée :

- . juridique,
- . hébergement,
- . sanitaire,
- . sociale.

>> SENSIBILISER

le public et les acteurs
locaux sur les violences
faites aux femmes.

>> ORGANISER

des manifestations
publiques (8 mars,
25 novembre, etc)
et des ateliers.

Cet accueil de jour s'adresse à toute femme,

accompagnée ou non de ses enfants, victime de violences
conjugales ou intrafamiliales.

Notre action s'articule autour d'entretiens individuels d'écoute et
d'accompagnement et d'ateliers collectifs. Ce sont des temps où
elles réapprennent à échanger, se rencontrer, se projeter, sortir de
la victimisation.

Des partenaires institutionnels, associatifs et l'accueil de jour
au féminin apportent leur contribution par des permanences, des
prestations et des ateliers ; tant pour des actions collectives
qu'individuelles.

Édito

PENDANT 1 AN DANS LE DISPOSITIF DE L'ACCUEIL DE JOUR DÉPARTEMENTAL POUR LES FEMMES VICTIMES DE VIOLENCES MIS EN PLACE PAR ACCUEIL SERVICE, J'AI ACCOMPAGNÉ DES FEMMES À PRODUIRE DES TÉMOIGNAGES ÉCRITS SUR LA PROBLÉMATIQUE DES VIOLENCES FAITES AUX FEMMES.

Nous vous proposons dans cette brochure la lecture de quelques uns des textes qui ont été réalisés.

L'intention de cet atelier d'écriture était d'associer les femmes à un travail de prévention. Il ne s'agissait pas de déballer toute sa vie sans méthode. L'important était de trouver un point de vue sensible pour témoigner de son expérience.

Voir où on en est. Comprendre son chemin, celui parcouru et celui qu'il reste à entreprendre. Reprendre confiance en soi. Tracer à nouveau des perspectives. Je les ai accompagnées sur ce fil ténu et fragile de l'écriture à chercher leur chemin pour dire. Mais comment mettre en mots l'indicible, l'impensable ? Qu'est ce qu'on peut dire ? Comment on peut le dire ?

Nous avons cherché ensemble à construire une langue passagère.
Une langue forte et singulière.
Une langue qui soit au plus proche des sensations organiques de la pensée en soi.

On est parti de quelques mots répétés comme un éclat insaisissable.
Des mots qui tentent de dire.
Des mots qui cherchent à se positionner face à cet impensable.
Des mots qui donnent à entendre et à voir.
Des mots qui ébranlent le sens du monde.
Des mots qui installent un questionnement.

Un immense merci à toutes ces femmes qui m'ont fait confiance pour les accompagner dans ce processus d'écriture et merci à Séverine, Patricia et Pauline d'Accueil Service qui ont rendu possible cette création.

Marie Crouail
2020

Table des matières

Une vie s'échappe de Marie-Jo Bayi	Page 6
Souvenirs sans mémoire de Patou	Page 14
La voix remue par Marie Crouail et Lina	Page 24
Une femme forte de MT	Page 28
Récit de Dany	Page 32
Mémoire et oubli. Jeu collectif d'écriture	Page 34
Je me souviens. Jeu collectif d'écriture	Page 38
De la difficulté de s'en sortir - Ecriture collective	Page 40



UNE VIE S'ÉCHAPPE

Tout est vert.

Tout est vert dans la forêt.
Après les cris. Les mots, forts. Les insultes.
Viennent les coups de pieds. La chute.
Tirée par les cheveux, après la chute.

J'ouvre la porte et je m'enfuis.
Je m'enfuis dans la forêt.
Je marche dans les chemins usés
Je m'enfonce dans la forêt.
Seule.
Les bruits, les craquements.
S'allonger sur le sol.
Le corps recherche du réconfort.
Les épines, le bois, les animaux, les murmures,
les surfaces rugueuses.
Je ne trouve pas de réconfort.
Les bruits prennent de l'ampleur.
L'obscurité s'épaissit et brouille mon esprit.
Je suis confrontée à l'obscurité.
A l'obscurité humaine.
A l'obscurité de la forêt.

L'isolement.

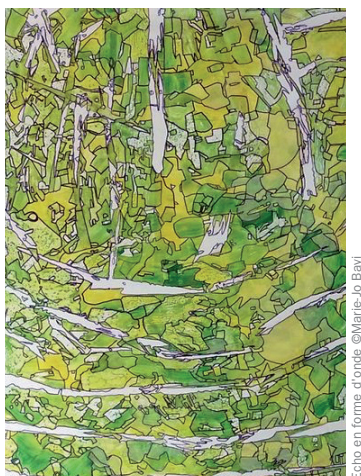
L'isolement est total.
Il m'emprisonne.
La nuit, le jour, je voudrais m'échapper.
Quitter le monde.
Quitter les lois qui briment.
Quitter l'idée même de vivre.
Je suis prisonnière.
Où que j'aie, je suis prisonnière.
Prisonnière de la maison.
Prisonnière de la forêt.
Prisonnière du système du
« Il faut faire comme ci et comme ça. »
Prisonnière de mon éducation.
Prisonnière de mon travail.
Prisonnière à force de devoir tout assumer.
Prisonnière de mon silence.
Prisonnière de devoir paraître.
Prisonnière de l'hostilité des hommes.

Comment m'échapper ?
Comment trouver refuge ?
Où trouver refuge ?

L'isolement est total.
 Je suis au bord de la rivière.
 Jouer avec les cailloux.
 Prendre des pierres
 et les lancer dans le
 vide, de rage et désespoir.
 Tout est vert de danger.
 Rien ne me protège.
 Même pas la forêt.
 Mettre fin.
 Mettre fin aux dangers qui
 m'assaillent de toute part.
 Quitter ce monde.
 Disparaître. M'échapper.

Tout est vert foncé.
 Les jours se teintent de
 vert foncé, jours après jours.
 La déconstruction s'accroît.

Les horaires deviennent pernicieux.
 Les soirées sont dangereuses.
 Les bouteilles se vident. Les insultes affluent.
 Les voisins entendent et se terrent.



Écho en forme d'onde ©Marie-Jo Bayi

Parfois,

ils appellent la gendarmerie.
 Certains lendemains, je vais à la gendarmerie.
 Je dis « *Je veux déposer plainte pour violences et insultes.* »
 Ils disent : *Nous ne pouvons pas prendre votre plainte.*
On pourrait éventuellement faire un PV de renseignement judiciaire,
mais le plus approprié serait que nous passions simplement voir
votre mari.

Ils passent.
 Ils disent : *Monsieur, vous n'avez pas à malmenager votre femme. Vous*
dérangez l'ordre public. Ce n'est pas bien. Ils lui serrent la main et
 repartent.
 C'est l'obscurité, de plus en plus. Après la première semaine de notre
 mariage, la violence s'est installée. De plus en plus souvent.

Un soir, les pompiers sont venus me chercher. Un voisin les avait
 appelés. Mon visage était déformé.
 Avec mon écharpe, il avait serré, serré. J'ai dû me débattre.

Prendre des chaises pour le repousser. L'hôpital m'a gardée plusieurs
 jours. Les traces de coups étaient visibles sur mon corps. Et pourtant
 dans le compte rendu du médecin, aucun mot du mot **violence**.

Pourquoi, devant un corps complètement déformé par les coups,
 pas une seule fois, le mot **coup** n'est écrit dans le compte rendu
 du médecin ?
 La gendarmerie a de nouveau refusé que je porte plainte.
 Pourquoi la gendarmerie refuse-t-elle ma plainte ?

Pourquoi ma plainte n'est-elle pas audible ?
 Pourquoi ma plainte n'est-elle pas recevable ?

Je suis seule.

Seule face au danger.
 L'isolement est total.
 Je suis seule dans l'obscurité.

Que font-ils, ceux qui savent ?
 Que font-ils, ceux qui entendent les cris dans la maison.
 Que font-ils ? Pourquoi laissent-ils faire ?

L'obscurité arrive.
 On peut se faire tuer dans -
 Dans la forêt ?
 Dans la maison ?
 Dans la tête ?
 Ma tête est dans la forêt.
 Ma tête est dans la maison.
 La maison est dangereuse.
 Il est donc naturel de tuer dans les maisons ?
 Ma vie n'a donc pas de valeur aux yeux des autres ?

Pas de valeur face au silence de la justice ?
 Pas de valeur face au silence du voisinage ?
 Pas de valeur face au silence de la famille ?
 Pas de valeur face au silence du médecin de l'hôpital ?
 Pas de valeur face au silence de la gendarmerie ?

Faut-il mourir pour qu'on me prenne au sérieux ?
 La violence serait-elle donc une simple anecdote ?

Il est donc naturel de tuer ?

Le juge n'a jamais mentionné le mot **violence** lors du divorce.
 La violence est donc tolérée ?

Tout est obscur.
 Se cacher loin de la maison. Se cacher et oublier.
 Tenter de se cacher et oublier.
 Oublier les obligations de chaque jour.
 S'enfuir loin de la maison.
 S'enfuir loin de la violence.
 Chercher refuge.
 Refuge pour me protéger.

Pourrais-je trouver refuge dans la forêt ?
 Autrefois, les hommes habitaient la forêt.
 Ils savaient trouver des endroits pour vivre.
 Pourrais-je trouver refuge dans les surfaces rugueuses de la forêt ?
 Je rêve d'une cabane.
 Une cabane rien que pour moi.
 Mais la forêt est inhospitalière. Il n'y a pas de cabane.
 Tout est rêche et désolé.

Je ne trouve pas de souche pour m'asseoir.
Rien pour me blottir.
Je pensais que je pouvais me réfugier dans la forêt.
Reprendre confiance dans la forêt. Trouver refuge dans la forêt.

Mais est-ce qu'on peut trouver refuge dans la forêt ?
La forêt est dangereuse. La forêt est hostile.
Ses branches d'arbres, les ronces, les orties.
L'obscurité est totale. La forêt ne me protège pas. Rien.

Aucun endroit pour m'échapper.
Aucun endroit pour trouver refuge.



Écrasement ©Marie-Jo Bayl

A qui m'adresser ?

La famille ?
Fin de non-recevoir.

La gendarmerie ?
Fin de non-recevoir.

La justice ?
Fin de non-recevoir.

Comment sortir de
ce cauchemar ?
J'étouffe.
Je dois partir, mais où ?
Où m'abriter ?
Où me sauver ?
Où trouver refuge ?
Je n'ai pas la force de mettre
fin à ma vie.

A bout de force, je finis par
trouver refuge chez le voisin.

Près de la forêt il y a un voisin.
Il y a une maison habitée par
un voisin.

Pourrais-je trouver refuge chez
le voisin ?

Le piège une fois de plus se referme sur moi.

Je tombe dans le repaire d'un pervers narcissique.
Une fois de plus je suis prisonnière.

Il boit, tous les soirs et de plus en plus.
Je n'ai aucun repos.
Je reçois des insultes sur mon aspect.
Il m'éloigne de mes amies.
Il ne m'est d'aucune aide dans le quotidien.
Je dois payer toutes les factures de la vie commune.
Il dépense plus que je ne gagne.

Fuir, encore fuir

Chercher comment et où partir.
Un matin, prendre la voiture et partir pour ne plus revenir.
Trouver de l'aide. Je suis épuisée.
Je prends ma voiture, je la remplit de ce que je peux et je vais
au travail.
Mon premier refuge sera chez des parents d'élèves.

Petit à petit je trouve de l'aide.
Je rencontre le CIDFF, Accueil Service.
Je suis prise en charge pour un suivi psychiatrique.
Des mains amicales m'aident, m'écoutent.
Il aura fallu combien de temps ?
Combien de temps pour sortir de la spirale de la violence conjugale ?
Plus de vingt ans.
Vingt ans d'isolement et de destruction de mon être.
Vingt ans de torture, de gestes violents, d'insultes et de nuits
additionnées sans pouvoir fermer l'oeil.

Pourquoi sommes-nous confrontées à des lois hors dates et
périlleuses ?
Des lois pourtant il en existe à ce sujet, mais elles sont souvent
non appliquées.

Lors du divorce, le juge ne prononcera jamais le mot **Violence**.
Jamais.
Pourquoi ?
Ce mot n'est-il pas prononçable ?
La violence n'est pas une raison valable lors d'un divorce ?

Aujourd'hui ?

Aujourd'hui j'avance, mais pas sans béquilles.
Et cela pour toujours.

Quelque chose s'est cassé à jamais en moi.
J'en ressens les troubles.
Tous ces phénomènes qui demeurent incompréhensibles dans
le regard des autres.
Ces troubles me séparent des autres.
M'éloignent du monde comme il va.
J'ai vécu tant de choses qui ne devraient pas exister.
Tant de choses qui ne sont pas entendables par les autres.

Alors, je me surveille en permanence.
Je surveille mes troubles. Ces troubles qui effarent les autres.
Je guette mes crises de panique contre lesquelles je ne peux rien.
Les premiers signes sont la nausée, une sensation de froid.

Puis c'est au tour des grandes chaleurs d'affluer.
Elles peuvent me tremper d'un coup comme s'il avait plu un orage.
Puis tout se noue.
Les troubles physiques et langagiers prennent le dessus et me laissent désarmée, seule, effrayée.
Il suffit de presque rien aujourd'hui pour que la panique me submerge.

Etre au milieu de la foule.
Faire les courses toute seule, même cette petite chose si élémentaire, je ne peux plus.
Assumer et tenir une conversation me demande un effort considérable.
Quand il y a plusieurs personnes, je ne prends pas la parole.
J'ai des crises d'angoisses dès que je suis en public.
J'ai des crises de tétanie.
Le son de la foule me fait mal au crâne.
Les silhouettes des autres me donnent des vertiges.

Quelque chose s'est brisé en moi.
La maltraitance m'a cassée, rendue malade pour toujours.

Parfois je m'oblige sur les conseils du médecin à sortir et aller seule dans un café, ne serait-ce qu'une demi-heure.

S'entre.

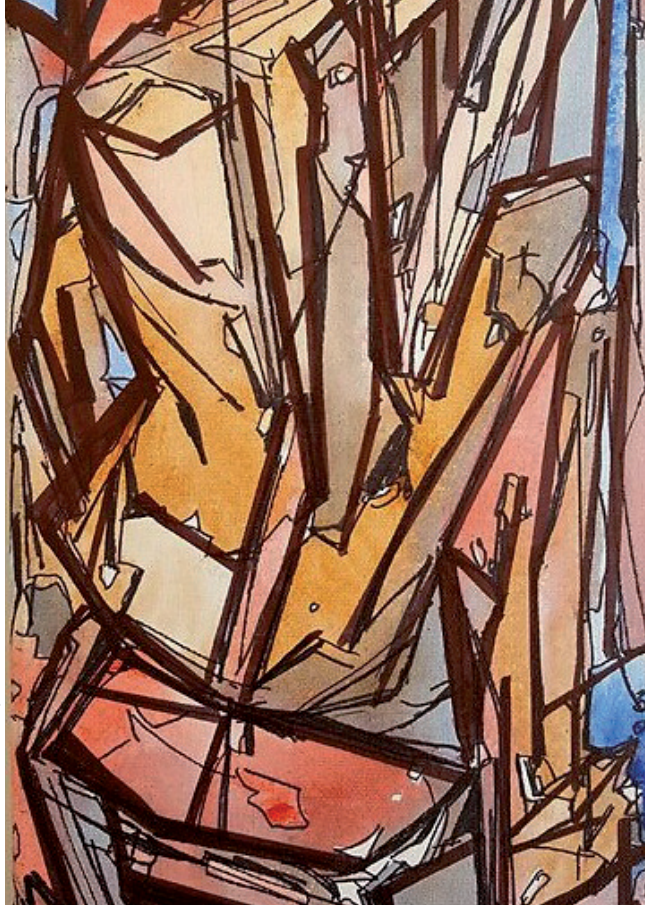
Je dis bonjour.
Je m'installe.
Je regarde l'espace.
Je vois les gens bouger.
Les bruits des conversations me parviennent.
La musique et les paroles de la radio.
Et plus j'avance dans le temps et plus mon cerveau me fait mal.
J'ai le haut du crâne pris comme dans un étou.
Ma vue s'obscurcit.
Ma mâchoire se contracte.
Les cervicales se raidissent douloureusement.
Et je sors de cette épreuve épuisée.
Il me faut douze heures pour récupérer.
Plus rien ne sera jamais comme avant.
Je ne serais plus jamais comme avant.

J'ai été massacrée.
J'en porterai les traces pour toujours.
Tout cela bien qu'indicible,
j'ai tenté de le coucher sur le papier.

Marie-Jo Bayi
2020



Déclaration de guerre ©Marie-Jo Bayi



SOUVENIRS SANS MÉMOIRE

Ecrire pour comprendre ma vie et mettre de l'ordre dans tout ça, ça va être compliqué.

De quoi je me souviens ?

Quand j'étais enfant, je me souviens d'une école de campagne.
Je me souviens d'un jardin où on faisait pousser des légumes et des fleurs.
Je me souviens des années collège avec mes copines.
Je me souviens des années où j'ai fait du basket avec mon père adoptif.
Je me souviens des années de pensionnat en maison familiale rurale.
La première année fut dure. Les autres années ça a été.
On s'habitue à tout.
Je ne me souviens pas de mon enfance avant mes dix ans.
J'ai toujours été en famille d'accueil ou en foyer donc c'est très compliqué.

Ce que je voudrais, c'est pouvoir oublier et dormir.

Oublier tout le passé et pouvoir avancer dans l'avenir.
Oublier le fouet.
Oublier les douches froides, été comme hiver,
Oublier les coups.
Oublier les viols.
Oublier et dormir.

Ma mémoire, c'est un peu le chaos.

Si ma mémoire était un véhicule,
ce serait un bus pour pouvoir s'évader.

Si ma mémoire était un outil,
ce serait une scie pour tout scier, tout oublier.

Si ma mémoire était un instrument de musique,
ce serait un piano pour ses notes noires.

Si ma mémoire était un plat,
ce serait une côte de porc parce que c'est bon, malgré son nom.

Si ma mémoire était une matière,
ce serait du papier pour la froisser.

Si ma mémoire était une odeur,
ce serait celle des égouts parce que ça pue.

Si ma mémoire était un moment de la journée,
ce serait la nuit noire.

Si ma mémoire était un instrument,
ce serait un stylo pour écrire le bien et le mal.

Si ma mémoire était un être vivant,
je voudrais que ce soit un nourrisson qu'on puisse protéger,
câliner et réconforter.

Ma mémoire, c'est celle d'avoir oublié mon enfance.
C'est celle de n'avoir pas eu d'enfance.
De n'avoir pas eu de parents pour me protéger.

Ma mère,

je voudrais l'oublier.

C'est encore compliqué et sensible de parler d'elle.
Je suis en procès avec elle et mon ex beau-père depuis plus de dix ans.

Mon premier souvenir d'elle :

Le jour de l'anniversaire de tes vingt ans, une femme t'appelle.
Elle te dit, « *je suis ta mère* ».
Tu réponds, « *Non, tu es morte* ».
Et elle dit, « *une morte vivante, alors* ».
La famille d'accueil m'avait toujours dit que ma mère était morte.
Je ne savais pas qu'elle vivait.
On s'est vu assez rapidement, après ce coup de téléphone.
J'avais envie et pas envie de la voir.
C'était une toute petite bonne femme. Ca m'a surpris.
Je me suis déplacée chez elle pour aller la voir. Elle vivait avec quelqu'un qui était ferrailleur.
Ils vivaient dans un bus qui était monté en maison.
Quand on arrive, c'est plutôt surprenant.
Je ne savais pas. Je ne savais rien d'elle.

Ma mère, oui, on s'est revu.

J'ai même vécu un peu avec elle et son compagnon.
Je veux tout oublier de cette période.
Je suis en procès avec elle et mon ex beau père.
Ca fait plus de dix ans que ça dure. Je ne lâche pas l'affaire.

Quand ma mère et son compagnon ont été placés en garde à vue, un face à face a été organisé entre moi et eux.
Je regardais le mur. Le gendarme nous a interrogés chacun notre tour.
Mon beau père a reconnu la moitié des faits.
Ma mère non.
Elle a lâché à la fin « De toute façon tu n'es plus ma fille. »

L'affaire est toujours en cours. C'est long.
Le juge d'instruction en charge de l'affaire attend de voir le pour et le contre de chaque côté pour voir ce qu'ils vont faire. En attendant ils ont été remis en liberté.
Tant que cette histoire n'est pas résolue, j'avance mais avec une épée de Damoclès.
Je vis dans la peur.
La peur qu'ils veuillent me retrouver et me régler mon compte.
Je reste toujours sur mes gardes.

C'est compliqué de se reconstruire et d'avancer avec ça.

Les chambres de mon histoire.
Ce sont des semblants de chambres que je veux oublier.

Oublier ma chambre d'hôpital.

Celle où je me suis retrouvée après avoir fui de chez mon parrain.
Chambre blanche. Sans âme. Seule. Médecin légiste. Police pour plainte.
Constataction des traces de coups sur mon corps.
Bras, dos, épaules, jambes, visages. Les infirmières ont été super sympas avec moi. Très prévenantes. C'est déjà ça.
J'y suis restée trois jours.

Oublier
la chambre
du foyer
d'Emmaüs.

Deux par chambre pour les filles.
Lavabo cassé.
Armoire cassée.
Fenêtre cassée.
Le sol, n'en parlons pas.
Du lino bien pourri.
Ça on peut dire que ça remonte le moral.
Lits d'hôpitaux sales.
Oui c'était des lits d'hôpitaux !
Parce que justement ce foyer était installé dans les locaux d'une ancienne maison de retraite et ils ont gardé le mobilier. Quelle bonne idée.

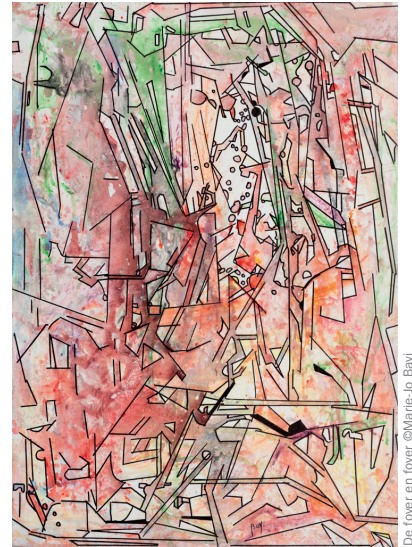
Les douches, insalubres, comme le reste. Dehors de six heures du mat jusqu'à dix-huit heures. Et au retour l'enfer. Les viols à répétition. Tous les soirs. Un cauchemar. L'éducateur n'a jamais rien dit. Complice ? Coupable lui aussi ?

Oublier la chambre de l'hôpital psychiatrique.

Une semaine dans une chambre blanche avec lavabo.
Infirmières. Médicaments. Sans âme. Seule. Lit d'hôpital.
Les médicaments m'assomment mais les idées noires restent dans la tête.

Ma mère m'a mise là pour que je n'attende pas à mes jours en raison de ma dépression et de mes tentatives de suicide à répétition.

Cette semaine ne m'apportera strictement rien.
Je continuerai à faire des tentatives de suicide après l'hôpital, bien évidemment.
J'ai fait tellement de tentatives que mes deux mains ne suffisent pas pour les compter.



De foyer en foyer ©Marie-Jo Bayl

Oublier la chambre du foyer d'Aurore.

Sans âme. Lit. Armoire. Lavabo. Seule. Ennui.
Un an et demi difficile.

Cependant cela m'aura permis d'avoir un appartement grâce au dispositif de l'Aide au Logement Temporaire.

Au bout de six mois, ils ont estimé que j'étais en mesure d'être autonome pour prendre un appartement toute seule. Ils ont fait un dossier qui est passé devant une commission et c'est comme ça que j'ai eu un appartement à moi.

Ils m'ont expliqué où aller pour trouver des aides financières.

Je resterai dans cet appartement trois, quatre ans. Ça allait à peu près bien. Mais le voisin d'à côté, était infernal et il me faisait peur. Une fois il a mis le feu chez lui avec une friteuse. J'ai donc cherché à partir. J'ai demandé une mutation d'appartement à AGIRE qui s'occupe de mon dossier. Ils m'en ont trouvé un autre. C'est mieux maintenant.

Tout oublier. Oui, mais comment tout oublier ?

Manger pour tout oublier.

Mourir.

Oublier les examens pour les opérations.

Oublier les Viols.

Oublier les foyers.

Oublier la famille.

Oublier un ami.

Oublier encore.

*Une chose
difficile
à dire*

Je ne ressens rien.

Le corps est mou.

On me tient les jambes.

Mon esprit est ailleurs.

Je n'ai rien senti.

Ils étaient trois en souvenir.

Préservatifs.

J'ai mis du temps à en revenir.

C'était tous les soirs.

Mon corps nageait dans l'espace-temps.

J'avais mal au ventre.

Je n'avais pas envie de rentrer le soir dans cet endroit maudit.

Ça a duré trois semaines.

C'était long.

Je veux oublier.

Oublier et n'être plus là.

Partir loin de cet endroit.

Être au-dessus, sur un nuage.

Oublier et ne jamais revenir en arrière.

Je reviens toujours au même endroit le soir et ça recommence.

L'endroit. Partir au plus vite de cet endroit.

Oublier cet épisode à cet endroit.

Partir loin de cet endroit maudit.

Partir au loin, dans un pays où il y a du soleil, une plage.

Se ressentir vivante.

Refaire sa vie comme avant cet épisode.

Les nuages nous protègent.

On peut sauter dessus. Ils sont légers.

On ne tombe jamais sur des gens méchants.

Les nuages sont purs.

Ils peuvent donner de la force pour avancer.

Suivre le chemin qu'ils nous tracent.

Eviter les embûches.

Les nuages nous protégeront pour toujours.

Oublier les viols. Le passé. Me laisser tranquille avec tout ça.

Oublier les foyers où je me retrouve toute seule, sans repères, sans personnes que tu connais.

Seule. Toujours seule.

Oublier la dépression. Oublier l'envie de mourir pour tout oublier.

Médicament. Hospitalisation. Dégout de la vie. Oublier ça.

Oublier la famille

Mais ne pas oublier l'accueil de famille. La famille d'accueil.

Ma soeur. Un semblant d'équilibre.

Oublier mon parrain

Battue. Bleus. Hôpital. Foyer. La vie. Police. Plainte.

Comment dire ?

Quand mon père adoptif est décédé,

ma nourrice était très malade, elle ne pouvait plus s'occuper de moi.

Alors j'ai été hébergée chez mon parrain, en région parisienne. J'avais dix-huit ans.

Chez mon parrain, ça a été une autre paire de manches !

La première année s'est très bien passée,

mais ensuite il a commencé à me taper dessus.

De toute façon, il tapait déjà sa femme, alors...

Alors forcément qu'il s'en prenne à d'autres n'a rien d'étonnant.

Je suis restée deux ans chez eux. J'ai fini par fuir.

Un soir, il m'a agressé chez lui. Gifles. Coups de pied.

Je suis partie de l'appart en urgence,

en pyjama, sans téléphone, sans papiers, sans rien.

J'ai fui le plus vite que je pouvais.

Je me retrouve seule, en pleurs, dans la rue.

Un passant s'arrête et me demande ce qui se passe.

Il me prête son blouson, car j'ai froid.

Il m'accompagne à la police.

La police appelle les pompiers.

Les pompiers m'emmènent à l'hôpital.

Le lendemain, à l'hôpital, le médecin légiste constate les coups et la police vient ensuite prendre ma plainte.

Oublier la gendarmerie

La gendarmerie qui ne m'a pas comprise.

Plainte.
Classée sans suite.
Mains courantes.
Je ne les compte plus.

La gendarmerie, donc. Retenons tout de même deux tentatives.

Une fois après le foyer d'Emmaüs pour les viols.
Je suis entendue par des gendarmes hommes.
Ils ne me prennent pas au sérieux.

Ils me balancent « *les faits remontent à deux, trois ans. Vous auriez pu venir plus tôt ! On ne va rien pouvoir faire là. Et puis de toute façon dans ces foyers-là, les hommes qui sont là ont souvent été violés eux-mêmes et ils violent à leur tour, ou ce sont des gens qui sortent de prison avec un passé d'agresseur, donc on ne peut rien faire. Au revoir mademoiselle.* »

La deuxième fois, celle pour ma mère en raison de sa complicité des viols commis sur moi par son compagnon.
La deuxième fois ça s'est mieux passé. Celle pour ma mère et son compagnon.

On m'a dit :
« *Ne vous en faites pas, on est de votre côté et on vous soutiendra.* »
En fait, je crois qu'il y a des gendarmeries mieux lotis que d'autres en terme de gendarmes formés et mieux préparés sur la question de l'accueil des femmes victimes de violence.

Et aussi, je trouve qu'on devrait généraliser la présence d'assistantes sociales dans les postes de police et de gendarmerie.

Oublier le tribunal.

Le tribunal. Je ne les compte plus non plus, mais prenons deux exemples.
Une fois sans suite, pour l'histoire avec mon parrain.

Médiation
Conciliation
Classé sans suite

Du fait que je change de département, le tribunal ne voyait pas l'intérêt de continuer.

La deuxième fois, pour l'histoire de ma mère et de son compagnon.
C'est toujours en attente. Attendre. Toujours attendre.
J'en ai marre d'attendre une réponse qui ne vient pas assez vite.

Oublier les opérations

Oui, je suis mal en point, faut-il s'en étonner ?
Genou. Estomac. Poignet. Hôpital. Clinique.
Mais je suis sur la bonne voie.

Oublier mes petits amis

Il y en a un avec qui j'ai vécu cinq ans.
Il buvait, alors c'était changement des draps régulièrement à trois ou quatre heures du mat.

Récemment, je viens de mettre fin à une autre histoire « amoureuse » d'environ cinq ans qui s'est dégradée la dernière année. C'est à dire quand il s'est retrouvé sans boulot.
En fait il était en réinsertion sociale, et quand il a fini sa fin de contrat il n'a pas fait les démarches pour aller à l'ANPE, aux interims pour trouver quelque chose. Il était nourri, logé chez moi et ne payait rien. Alors, il s'est laissé aller de plus en plus.

Notre histoire était devenue inexistante et il était de plus en plus odieux avec moi.

Fouiller dans le téléphone.
Plus le droit de sortir.
Il me parlait mal.
Il me disait que j'étais une bonne à rien qui ne sait rien faire.
Il me faisait peur.

Je le voyais s'énerver quand il jouait à la console et envoyait d'un coup tout valdinguer. Parfois ça pouvait voler à deux doigts de ma tête. J'ai reconnu certains mécanismes. J'ai eu peur que ça en vienne aux coups. J'ai décidé qu'il fallait arrêter ça.

J'ai fait une main courante.

J'ai envoyé un courrier par lettre recommandée au monsieur, l'ami en question.
Je me le suis pris dans la figure, le courrier.
Il a dit que c'était n'importe quoi.

Je lui ai donné un mois pour partir. Pour moi le compte était bon à tout point de vue.
Il n'a pas respecté le délai.

Il attendait la trêve hivernale pour que je sois obligée de le garder.
J'ai appelé ma soeur pour demander de l'aide.
Elle m'a conseillé d'appeler le 17 pour lui trouver quelque chose.

Quand j'ai vu les policiers arriver, j'ai attendu dans le couloir du HLM avec le bail pour prouver que j'étais la seule locataire marquée sur le bail.
Ils m'ont fait monter un étage au-dessus le temps qu'ils aillent discuter avec monsieur pour tenter de le faire partir. Ils ont réussi à le faire partir.

Les policiers m'ont ensuite expliqué qu'il allait revenir chercher ses affaires. Que je devais préparer un sac avec ses affaires et surtout appeler le 17 s'il venait chercher ses affaires afin que les policiers soient présents.

C'est finalement une ex petite amie qui viendra chercher les fameuses affaires.

En fait ce que je veux dire, c'est que quand on a quelqu'un chez soi, de bien accroché comme un coquillage à son rocher, et que ce quelqu'un on voudrait le faire partir de chez soi et bien ce n'est pas une mince affaire. Courrier recommandé, main courante...

Aujourd'hui, j'héberge quelqu'un, mais là en qui j'ai une totale confiance et cela me permet d'avoir moins peur. Je suis aussi un peu moins seule.

Parler, dire raconter ?

Quand tu essayes de parler aux gens de ton entourage et que personne ne te croit. « *Tu mens. Ce n'est pas vrai.* »

Quand tu es seule à te battre contre tout le monde (famille, justice, etc).

Quand tu te retrouves seule à dire la vérité et que tu n'es jamais crue.

Dire tout de même. Et après les gens te croient ou pas. Mais vivre ça tous les jours (battue, viols, etc) et ne pas être cru.

N'avoir personne à l'écoute de ta souffrance.

Beaucoup de gens gardent ce genre de choses pour eux.
Garder ça pour soi,
quitte à mettre en danger sa propre santé.
Boulimie,
anorexie,
tentatives de suicide
pour tout oublier de leur souffrance. Mettre fin,
pour ne jamais revivre ça.

Mais malheureusement beaucoup de gens se remettent en danger. Car ils n'ont pas eu justice une première fois.
C'est donc un cercle vicieux qui ne finit jamais.
La justice ne répare pas toujours.
Encore faudrait-il qu'elle nous croit.

On vit ça à vie dans sa tête.
Le jour et la nuit à ne pas pouvoir dormir.

Moi je pense que la justice ne nous reconnaît pas comme victime. Elle nous traite comme des agresseurs. Le réel agresseur est rarement condamné.

Je pense qu'on est victime.
Et c'est difficile d'être reconnue en tant que telle.

Battons nous tous ensemble pour que les choses changent.
Pour que la justice nous reconnaisse enfin comme victime.

Maintenant,

Ce que je veux c'est essayer d'être heureuse chaque jour.

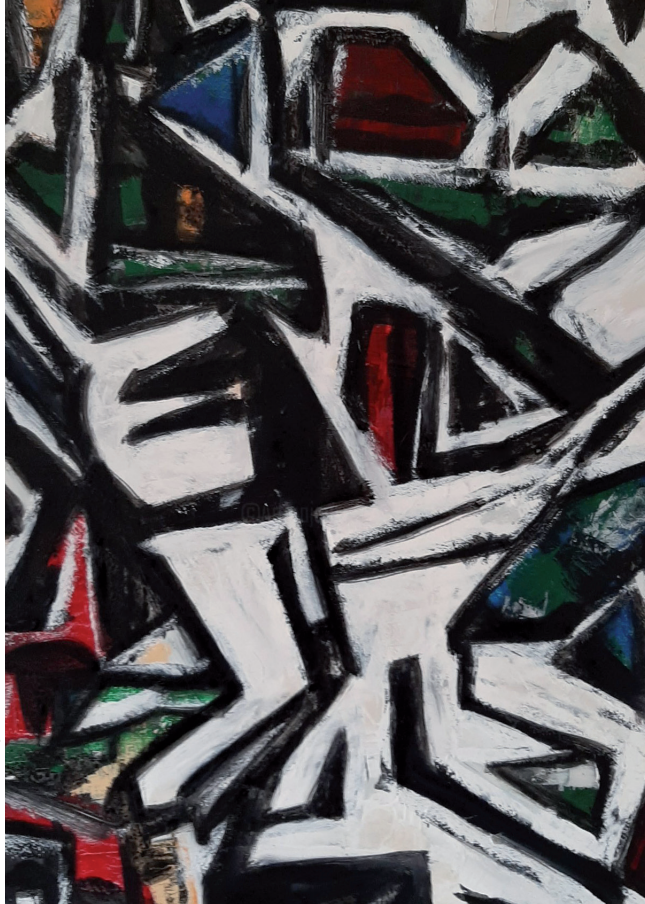
Nager.
Me promener dans la nature.
Penser à mes amies.
A la joie.
Au bonheur.
Aux sorties.
Apprécier les petits plaisirs du quotidien.
Les courses, boulangerie, chocolat, gâteaux, croissants.
Les petits plaisirs de la vie, quoi.
Savourer l'instant présent.
Ecouter les oiseaux chanter dans la nature.
Je ne suis pas compliquée moi.
Goûter. Manger des bonbons.
Je suis gourmande, ce sont mes petits plaisirs.
Toucher la vie maintenant car il faut avancer avec le passé qui restera en toi toute ta vie.

Aujourd'hui,

Aujourd'hui j'arrive à repérer les gens qui peuvent être nocifs pour moi et je garde mes distances. Je m'entoure uniquement des gens en qui j'ai confiance. Ce n'est que depuis peu que j'arrive à faire le tri pour mieux m'entourer.

Aujourd'hui, on peut dire que je vais mieux,
mais ce n'est pas encore ça.
Je suis toujours dans un rapport nocif envers moi-même.

Patou
2020



LA VOIX REMUE

DEUXIÈME SÉANCE D'UN ATELIER D'ÉCRITURE ET DE PAROLES QUE JE MÈNE AVEC UN GROUPE DE FEMMES VICTIMES DE VIOLENCES.

L'objectif est d'accompagner ces femmes
dans l'écriture de leurs témoignages.
L'enjeu est de les amener à participer à un
travail de prévention et de sensibilisation
sur les questions des violences.

Lina n'était pas là à la première séance.
Elle arrive à la seconde, aujourd'hui donc.

Lina parle vite, dans l'urgence,
ses phrases sont heurtées, comme dans une course poursuite où elle
chercherait à échapper à quelque chose, à tout ce qui l'encombre.

Les bouts de son histoire arrivent dans le désordre, s'entrechoquent.
Elle n'articule pas. Elle est en fuite.
C'est difficile de la suivre.
Toutes ses phrases se brisent comme sur un récif.

Lina semble étouffer. Elle lutte en permanence contre les larmes qui
la submergent et entrecoupent ses phrases, brouillent sa pensée et
l'articulation de son langage. Le timbre de sa voix se casse.

Les mots, chez Lina sortent comme une bourrasque.
Une bourrasque sèche et violente qui ne laisse aucun répit.

« Je n'ai jamais eu de chance

Ma tête est fatiguée.

Avant ma mémoire marchait bien. Tout était clair et organisé dans le souvenir, mais maintenant ma tête est fatiguée. Elle me cause des problèmes. Des fois les choses me submergent, c'est trop.

Souvent, je veux mourir.

Je vois un médecin. Ça fait du bien. Je participe à un groupe de parole.

Parfois quand ça ne va pas, je vais dans un jardin et je pleure sans discontinuer. Je regarde le ciel. Tout me brûle à l'intérieur.

Parfois je crache du sang. C'est tout ce que j'ai vécu.

Mon premier mari il est mort d'un cancer. Il m'a fait du mal cet homme. J'ai souffert. Il était alcoolique.

Mon nouveau mari, il est gentil. Il y a cinq ans donc, je suis allée au CIDFF car ça n'allait pas.

Quand et comment les violences ont-elles commencé, je demande. Elle me regarde avec ses grands yeux effarés et apeurés.

«J'étais secrétaire médicale en Algérie, dans un hôpital pour enfants. C'est par mon père que j'ai connu mon premier mari. Mon père un jour, il a dit : Il faut qu'elle arrête et qu'elle se marie. J'ai un mari pour elle.

Qu'elle arrête quoi ? je demande. De travailler, de vivre. Probablement. Mais ça, elle ne l'a pas dit.

Ce qu'elle a répondu, c'est :

«Mon père avait un mari pour moi. C'était un ami à lui. Il avait vingt-six ans de plus que moi. Presque l'âge de mon père.

Mon père me reprochait de sortir. Il me tapait.
- Tu ne sors pas. Tu rentres ! Tu vas voir ton futur mari.

Mon père tapait fort. Il tapait moi, ma mère, mes frères et sœurs. Tout le monde y passait.

Ma mère, elle restait avec mon père, malgré son alcoolisme et sa violence, pour ne pas le séparer des enfants, mais surtout parce qu'elle ne savait pas où aller.

Une fois, elle s'est sauvée.

Elle nous a emmenés chez mes grands-parents. Je devais avoir dix ans.

On y est restés peut-être trois jours.

C'était une grande maison familiale.

Y vivaient, mon grand-père, ma grand-mère malade, des oncles et leurs familles. En Algérie c'est comme ça. On vit ensemble...

Il y avait un oncle qui commandait tout.

Ma mère avait besoin d'argent pour faire des courses. Ça a fait des histoires. Très vite, il y a eu des conflits financiers avec ma mère.

On ne pouvait pas rester. Alors on est rentré. Puisqu'il y avait de la violence là aussi, ma mère a choisi de rentrer. Elle a choisi la violence du couple.

On est six enfants. Quatre filles et deux garçons. Je suis l'ainée. C'est compliqué, je n'ai jamais eu de chance.

C'est encombré et sans issue dans ma mémoire.

C'est comme une batterie.

C'est bruyant et ça explose.

Lina c'était comme un ouragan.

Des ouragans comme ça, il y en a parfois qui tentent de dire, d'appeler à l'aide, la police ou ailleurs et qui ne sont pas entendus.

Parce que ce n'est pas facile à comprendre, à entendre quelqu'un qui parle comme un ouragan.

Mais il faut prendre le temps, prendre le temps d'entendre et de comprendre le désarroi de Lina. Le saisir.

Marie Crouail et Lina

Septembre 2019



UNE FEMME FORTE

Je suis née en Côte d'Ivoire.
Ensuite, je suis allée au Mali à Bamako pour pouvoir être scolarisée.
La maltraitance et la souffrance ont commencé quand mes deux parents sont décédés.

J'avais 9 ans

J'ai été adoptée par la famille paternelle.

Une adoption néfaste.

J'ai été donnée en mariage à un ami d'enfance de mon oncle paternel que je ne connaissais même pas.
Là, les viols, la souffrance et la maternité ont commencé.
La manipulation aussi.

L'amour que je porte à mes enfants a cependant été plus fort que tout et a changé ma vie.
Je trouvais refuge auprès de mes enfants et eux trouvaient refuge auprès de moi.

J'ai pu divorcer, pour une courte durée, mais je suis retombée encore sous son emprise, pendant deux ans.
Puis j'ai enfin réussi à m'enfuir et je suis venue ici, en France, pour trouver refuge, demander asile.

Je suis arrivée par avion du Mali.
C'était la première fois de ma vie que je montais dans un avion.
Pour venir ici, en France. On a fait escale en Côte d'Ivoire. C'était un peu tendu, là-bas...
Je me souviens m'être énervée contre une femme policière qui fouillait mon sac et en a retiré toutes mes crèmes pour le corps. Elle les a jetées à la poubelle et j'ai pensé qu'elle allait les récupérer après. Je ne savais pas que c'était interdit en cabine, d'avoir des crèmes.

Arrivée en France,

j'avais peur et très froid. Je ne connaissais personne et j'étais perdue, vraiment perdue.

A l'aéroport, il y avait une femme avec les mêmes tatouages que moi. Les deux petits traits sur l'extérieur des yeux. Ce sont des tatouages qu'on fait au Mali. Je lui ai parlé en Bambara, ma langue maternelle. Elle m'a répondu. Je lui ai expliqué qu'on m'avait dit d'aller Porte de la Chapelle et que si j'arrivais Porte de la Chapelle, je trouverai la solution.

La femme aux mêmes tatouages que moi m'a proposé de venir chez elle et dit qu'elle me mettrait en contact avec des assistantes sociales. Je suis arrivée le mercredi et le jeudi, elle m'a accompagnée chez l'assistante sociale.

J'ai passé deux nuits chez cette dame. Elle m'a indiqué comment démarrer mes demandes de droit d'asile. France Terre d'Asile m'accompagne dans mes démarches. Ils m'ont aussi dirigée vers le CEFED et Accueil Service. Il y a eu aussi le 115, la PASS, l'hôpital, les restos du coeur...

C'est compliqué toutes ces démarches et tous ces rendez-vous, quand on ne connaît pas le pays et qu'on ne sait pas s'orienter dans les villes. Je me perdais souvent. Je me trompais d'arrêt de bus. De direction. Une fois, je me suis perdue. J'étais avec une amie et on s'est retrouvée sur l'autoroute, à pied, là où c'est interdit.

Pour mon premier rendez-vous au CEFED, j'ai raté le bus. La nuit d'avant, j'avais dormi à l'hôpital. J'en suis sortie à cinq heures. Le bus était à six heures, mais je me suis endormie, alors je l'ai raté. J'ai dû prendre le suivant. Quand je suis arrivée, il était midi. Ils m'ont reproché mon retard et dit qu'ils ne pouvaient pas me prendre car la fermeture est à midi et demi. J'ai commencé à pleurer. Je n'ai nulle part où aller. Je suis allée au jardin public. Le CEFED m'a rappelée. Comme on était samedi le 115 ne pouvait pas me prendre en charge. Le CEFED m'a payé deux nuits d'hôtel.

J'ai enfin pu dormir. J'étais épuisée.

Le lundi, à nouveau, il fallait tout recommencer à zéro.

La première fois que je suis venue à Accueil Service. Je ne trouvais pas. J'étais à côté de la Police municipale. Une dame m'a dit de rentrer à la réception pour demander l'adresse.

Je ne voulais pas rentrer. Ils risquaient de m'attraper. J'avais peur. Je suis quand même entrée. J'ai dit que je cherchais Accueil Service. La policière à la réception a cherché le numéro de téléphone et vu qu'ils avaient changé d'adresse. Elle m'a donné la bonne adresse à la Madeleine et le téléphone.

J'ai encore pris le bus. Je suis descendue à l'arrêt Kennedy. Je ne trouvais toujours pas. J'ai appelé le numéro que m'avait donné la policière et Accueil Service m'a guidée par téléphone pour arriver jusqu'à eux.

Je me dis que j'ai de la chance depuis que je suis ici.

Je ne rencontre que des gens gentils.

Il y a quand même un homme qui a voulu m'agresser dans un jardin près du cimetière. A la PASS, ils m'ont conseillé de porter plainte. Je n'ai pas voulu.

J'avais peur d'aller à la police. Ils m'ont expliqué que tant que j'avais un récépissé, j'étais protégée, car cela prouvait que mon dossier de demande d'asile était en cours de demande.

Le CEFED m'a dit de venir à la maraude.

On m'a donné une couverture et un duvet. Je le cachais dans la journée mais un jour on me l'a volé.

Beaucoup de choses se sont mises en place depuis et plus précisément avec Accueil Service.

C'est comme une famille pour moi.

*Je sais que
j'ai une place*

Je n'avais jamais eu ça avant.
Avant je me sentais inutile pour tout.
Avant c'est comme si ma conscience était morte.
Je n'ai jamais eu de chance.
Je me sentais comme le néant avant.
Mais petit à petit, je me sens mieux.
J'ai mon mot à dire.

Je ne me laisse plus faire.

Avant, je n'avais pas le courage d'affronter.
Je ne connaissais pas mon droit.
Si on me faisait du mal, avant, je supportais.
Parce que c'était comme ça depuis mes neuf ans.

Le plus douloureux aujourd'hui, c'est d'être sans mes enfants. Je vis bien mais avec une forte douleur au coeur d'être séparée d'eux.

C'est compliqué aussi de vivre dans l'attente des résultats.

MT
2020



Je n'aime pas le prénom qui m'a été donné à ma naissance.

On est huit enfants et ce prénom me rappelle que mon père aurait souhaité que je sois un garçon, mais ce fut une fille, moi, affublée de ce prénom mixte.

Cela me poursuit encore aujourd'hui.

*J'ai mortflé dans
ma vie.*

L'inceste de mon frère commis sur moi quand j'étais gamine.

Je me suis mariée à vingt ans pour échapper
à mes parents.

De cette première union, j'aurais trois enfants.
Dix ans de vie commune. Puis les abus physique et moral.
Puis la séparation.

Une deuxième rencontre avec un homme atteint de myopathie.
De cette deuxième union, j'aurais deux enfants.
Dix ans de vie commune. Séparation à l'amiable.

Viendra une troisième union.
J'aurais deux enfants.
Beaucoup de déboires. Alcool, tribunal, éducateurs...
Séparation enfin faite mais cela a été difficile.

Il y aura la perte de mon neveu, mort noyé dans l'Iton.
J'ai été accusée par ma famille de ne pas avoir pu empêcher le
drame. D'avoir manqué de vigilance. Parce que je devais le
surveiller pendant que sa mère s'envoyait en l'air dans sa
chambre à coucher.
Il y aura la perte de mon frère qui surviendra au moment
où j'étais enceinte de ma fille.
Il y aura la perte de ma soeur qui surviendra au moment
où j'accouche de ma fille.
Il y aura la perte de ma mère. Je ne pourrais ni la voir
ni l'embrasser.
Il y aura la perte de mon père, plus facile à accepter.
Il y aura la perte de mes beaux-parents.
Tout ça sur deux ans. C'est beaucoup.

Puis il y aura le foyer de la Pause et la rencontre avec la Passagère.

*Aujourd'hui,
je vis seule.*

Mes enfants et petits-enfants demeurent ma raison de vivre.

Il existe des facteurs fragilisants qui font que l'on peut devenir une
proie potentielle. Pour moi, ça remonte à l'enfance. Puis tout s'est
enchaîné. Tout a dysfonctionné.
Quand on ne connaît rien d'autre que les violences, on croit que c'est
normal.

Si j'avais eu vent plus tôt de l'existence du 115 ou des foyers, je
n'aurais peut-être pas mis dix ans à pouvoir enfin quitter mon mari.
Je serais sûrement partie plus tôt.

C'est grâce à mon médecin traitant à qui j'ai pu parler que j'ai pu sortir
de la spirale des violences. Il m'a indiqué l'existence du foyer Aurore.

Le foyer, j'y resterais huit mois. Ils m'ont aidée pour trouver un
logement. Sans eux, je ne m'en serais pas sortie.

Dany
2020



Ma mémoire est comme le vent.

On ne sait jamais d'où elle vient ni où elle va.
Elle fonctionne comme un escalier.
Plus tu montes en elle, plus le vertige te tétanise.

La mémoire pour moi, c'est un peu comme un placard.
Un placard avec plusieurs tiroirs. Il y a des souvenirs mauvais
et des bons.
Seule, j'essaye d'ouvrir chaque tiroir un à un, tout en voulant
changer les mauvais souvenirs qui sont très obscurs dans
ma vie.
Mais bien souvent, je barricade ma mémoire. Je l'étouffe.
Quand quelque chose se brise en moi, il y a un trou qui
se forme dans la carapace.
L'oubli me revient et la carapace se referme.
Ma mémoire est comme un esprit voyageur, qui vole sans
carburant, sans conducteur, ni contrôleur. Le seul passager
à bord, c'est mon esprit.
Ma mémoire est usée, chauffée, éblouissante, alarmante.
La mémoire, il suffit juste de la toucher pour qu'elle sonne
comme une cloche.
Le bruit reste longtemps avant de disparaître.

SI MA MÉMOIRE ÉTAIT UNE VILLE,
ce serait une ville du nord pour ses échafaudages.

SI MA MÉMOIRE ÉTAIT UN INSTRUMENT DE MUSIQUE,
ce serait un pipeau parce qu'il y a des hachures de notes.

SI MA MÉMOIRE ÉTAIT UN OUTIL,
ce serait un râteau parce qu'il éparpille.

SI MA MÉMOIRE ÉTAIT UN ANIMAL,
ce serait un escargot parce que c'est visqueux.

SI MA MÉMOIRE ÉTAIT UN PLAT,
ce serait une purée parce qu'on annule tout en mixant.

SI MA MÉMOIRE ÉTAIT UNE MATIÈRE,
ce serait une éponge parce qu'elle absorbe tout
et l'on peut essorer et nettoyer tout.

SI MA MÉMOIRE ÉTAIT UN MOMENT DE LA JOURNÉE,
ce serait une fin de journée brumeuse.

MÉMOIRE & OUBLI

SI MA MÉMOIRE ÉTAIT UN ANIMAL,
ce serait un oiseau parce qu'il est indépendant et qu'il peut fuir.

SI MA MÉMOIRE ÉTAIT UN PAYSAGE,
il serait encombré et sans issue.

SI LA MÉMOIRE ÉTAIT UNE PARTIE DU CORPS,
ce serait les yeux parce que c'est la vue. Si tu ne vois pas, c'est
comme si tu étais à demi mort.

SI MA MÉMOIRE ÉTAIT UNE ODEUR,
elle aurait celle de la présence des chats quand ils marquent leur
territoire. Ça me répugne et du coup, j'ai l'impression que je ne suis
pas la bienvenue à cet endroit-là.

SI MA MÉMOIRE ÉTAIT UNE COULEUR,
elle serait floue et paniquante un peu comme le gris.

SI MA MÉMOIRE ÉTAIT UNE SAISON,
ce serait ce qu'on appelle en Afrique le Tioâ Tioâ qui est le moment
où la pluie peut commencer le matin et ne plus s'arrêter jusqu'au
lendemain.

SI MA MÉMOIRE ÉTAIT UN ASTRE,
ce serait le soleil pour me ressourcer.

SI MA MÉMOIRE ÉTAIT UNE VITESSE,
ce serait un pneu de voiture. Quand il est à l'arrêt on voit tous ses
dessins mais quand il roule on ne voit plus que deux couleurs et les
dessins ont totalement disparus.

SI MA MÉMOIRE ÉTAIT UN SON,
ce serait comme un coup de tonnerre car ma mémoire saute
sans arrêt.

*Je voudrais pouvoir
entrer dans ma mémoire*

et avec les mains en enlever les choses pas bien,
les retirer.
Oui pouvoir oublier les choses mal.

J'aime l'oubli,

oui, je l'aime s'il me permet d'oublier mes problèmes.
Oublier c'est comme dormir.
Dormir pour oublier tout le passé et avancer dans l'avenir.

Oublier

pour moi, c'est lutter pour effacer les mauvais souvenirs.
Prendre un nouveau départ et trouver une seconde opportunité.
Arrêter de fuir pour pouvoir s'exiler dans un nouveau monde de paix.
Je veux y croire.

*Mémoire, oubli
et pouvoir rêver encore.*

Rêver, est-ce l'effet d'être couchée pendant son sommeil et
laisser votre corps s'évader dans un monde parfaitement
inconnu ou se laisser emporter dans un monde de souvenirs,
que parfois consciente, notre mémoire, nous empêchera de le
revivre.

Oui, parfois, j'aimerais laisser mes « esprits » penser, voguer
dans un monde innocent où la sécurité, l'amour, le sourire
régneraient sans fin. Mais hélas, depuis mon enfance la sécurité
n'est qu'éphémère, voire impossible. Face à cela, l'ensemble de
mon être a su développer des instants de sourire tout en luttant
pour vivre et pour se faire entendre.

Je suis un être brisée de l'intérieur qui est comme une pièce
déchirée en mille morceaux. Raison pour laquelle, pour survivre,
je me suis taillée l'image d'une femme forte de l'extérieur, mais
je suis détruite de l'intérieur.

Alors dans mon rêve à moi, je lutte sans cesse pour m'offrir un
monde meilleur, pour moi et mes enfants.

Toute mon existence est faite à mener une lutte incessante,
comme si ma vie entière n'était que lutte et combat.

Extrait

Jeu collectif d'écriture • 2019



JE ME SOUVIENS

Je me souviens...

de la première fois que j'ai tenu mon fils dans mes bras.
J'étais la femme la plus heureuse du monde.
Je me souviens de la première fois où j'ai réussi un examen.
Je me souviens des deux premières dents de ma fille.
Je me souviens de mon premier passage à la passagère.
Je me suis perdue.
Je me souviens de la première où je suis montée dans un avion.
C'était pour venir ici, en France.

Je ne me souviens pas avoir été défendue, ne serait-ce qu'une fois.
Je ne me souviens plus de mes camarades de primaire.
Je ne me souviens pas de mon numéro de place d'examen.
Je ne me souviens pas de mon rêve d'hier soir.

Je me souviens du silence de la mémoire.
Je me souviens du corset de ma grand-mère.
Je me souviens des heures d'attente.
Je me souviens des couchers de soleil sur le fond de la mer.
Je me souviens enfant, du manque de la compagnie des autres de mon âge.
Je me souviens des jeux à la ferme, de la cueillette des légumes.
Je me souviens de mon chien, mais je ne me souviens pas de toutes ces années avec mes parents et ma soeur.
Je me souviens de l'isolement et d'un ennui interminable.
Je me souviens des silences des repas en famille.
Je me souviens de mes copines de classes, là c'était bien.
Je me souviens de l'escalier de la grande pièce à jouer.
Mon refuge.
Je me souviens de la campagne, encore le silence. Décidément ce fut une enfance silencieuse.
Je me souviens d'avoir rencontré Georges Perec, à Rouen, quand je faisais mes études aux Beaux-arts.

Je ne me souviens pas avoir joué avec ma soeur.
Je ne me souviens pas d'avoir de bons souvenirs.
Je ne me souviens pas d'avoir pris le train, ni le bus.
Je ne me souviens pas de promenades en famille.

Je me souviens de mon opération, mais pas du jour.
Je me souviens le jour où mon frère est décédé.
Je me souviens du jour où je marchais et où j'ai entendu crier derrière moi, mais -

Je me souviens quand mon oncle me maltraite, je -
Je me souviens du sourire de Séverine.

Je ne me souviens pas que je pourrais être heureuse.
Je ne me souviens pas le jour où le 115 m'a donné le logement.

Extrait

Jeu collectif d'écriture • 2019



DE LA DIFFICULTÉ DE S'EN SORTIR

Les différents événements de maltraitance qu'on a subi nous ont fortement fragilisés. La reprise en main de sa vie est compliquée quand on a morflé depuis sa venue au monde.

On apprend un peu à repérer les pièges mais on ne sait pas toujours les éviter. On est un peu comme ces papillons attirés par la lumière aveuglante et qui s'écrasent contre les phares des voitures.

Quand, dès sa plus tendre enfance on évolue dans un milieu familial où il existe de la violence ; une violence imposée comme une normalité ; c'est compliqué de s'en sortir. Il existe des facteurs fragilisants qui font que l'on est une proie potentielle pour les prédateurs.

Pour moi, ça remonte à l'enfance. Puis tout s'est enchaîné. Tout a dysfonctionné. Quand on ne connaît rien d'autre que les violences, on croit que c'est normal.

Dès le départ notre propre regard sur nous est dégradé. On aimerait s'en sortir, mais on est piégée et bien souvent c'est la spirale. On est née proie et on le reste.

Quand on subit des violences dès sa plus tendre enfance, dans le passage à la vie d'adulte, on reste des proies toutes désignées pour les prédateurs.

Souvent c'est la rencontre avec un médecin généraliste qui peut faire bouger les choses. Il perçoit notre mal-être, la dégradation de notre état. Il peut repérer qu'on a subi de la violence et nous amener à parler. Son rôle est déterminant pour détecter les violences et il peut indiquer aux victimes des démarches à suivre : Associations (CIDFF...), 115, Foyers, Centre médico psychologique où les soins sont pris en charge par la sécurité sociale, Assistants de service social...

La parole d'écriture sollicitée ici est différente de la parole qu'on a dans un suivi psychothérapeutique. Dans le travail d'écriture, on pose les mots sur ce qu'on a vécu. En écrivant on voit les choses. On s'interroge sur les mécanismes. On réfléchit aussi à mettre en place des garde-fous pour être à l'abri de futures violences.

L'écriture est une chose éprouvante mais néanmoins nécessaire. Elle permet de déconstruire les différents éléments de son histoire et de réfléchir à comment les poser dans l'écrit pour être lue par d'autres que soi.

Cependant il y a encore des choses qu'on n'arrive pas à aborder parce qu'on ne se sent pas prête. Ça nous démolirait encore plus d'aborder certains pans de notre histoire.

On ne peut pas encore tout dévoiler de ce qu'on a vécu.

Écriture Collective

2020



VOUS ÊTES VICTIMES DE VIOLENCES ? CONTACTEZ : LA PASSAGÈRE FEMMES VICTIMES DE VIOLENCES

ACCUEIL DE JOUR départemental
pour les Femmes Victimes de Violences
Conjugales et Familiales

» VOUS POUVEZ ÊTRE REÇUE AVEC OU
SANS RENDEZ-VOUS, DE FAÇON
ANONYME ET GRATUITE, AVEC VOS
ENFANTS.



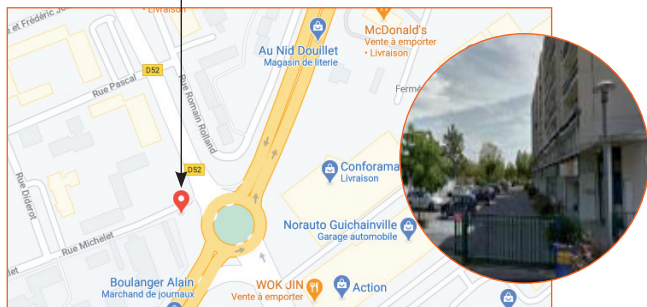
Immeuble Sequoia
8 Place Alfred de Musset
27000 EVREUX



06.37.29.05.86



Du lundi au vendredi
14h00 à 17h00



A QUI PARLER ? OÙ ALLER ?
COMMENT FAIRE ?
QUI VA ME COMPRENDRE ?

LA PASSAGÈRE FVV
VOUS ACCOMPAGNE

» VOUS NE POUVEZ PAS VOUS DÉPLACER ?



Contactez nous au 06.37.29.05.86



lapassagere.fvv@accueilservice.fr

» NOUS POUVONS ALLER À VOTRE
RENCONTRE SUR L'ENSEMBLE
DU DÉPARTEMENT DE L'EURE

Nous vous proposons un accueil dans un cadre
confidentiel et un lieu sécurisé permettant de
rompre l'isolement et de recevoir aide et soutien.

NOS ATELIERS

- ▶ JE M'EXPRIME
Dessin • Ecriture
Groupe de parole
Théâtre
- ▶ JE PRENDS SOIN DE MOI
Parentalité • Couture
et créations • Cuisine
- ▶ JE GÈRE MON QUOTIDIEN
Esthétique • Santé
- ▶ JE BOUGE MON CORPS
Gym • Marche
Natation



NOS MISSIONS

- ▶ Ecouter
- ▶ Informer / Orienter
- ▶ Accompagner sur les
questions :
Juridiques,
Sociales,
Financières,
Santé,
Hébergement/
Logement,
Emploi et formation



**VIOLENCES
CONTRE LES FEMMES**
LA LOI VOUS PROTÈGE

VIOLENCES FEMMES INFO
APPELEZ LE
3919
*Appel anonyme et gratuit.

URGENCE
17



Ce recueil est le fruit du travail
émanant d'un groupe de femmes victimes
de violences accompagnées dans
le département de l'Eure.

Édition 2020

